

« Il y aura toujours de la solitude  
pour ceux qui en sont dignes. »  
Jules Barbey d'Aureville.

## PROLOGUE

On ne sait jamais trop si l'on choisit d'être seul ou si quelque chose en nous pousse les autres à s'éloigner, peut-être la gêne que fait naître notre présence, ou mieux encore une *menace*...

Depuis le départ définitif de Nora, je n'avais pour compagnon au château que le fidèle Stéphane, un homme assez simple ou assez solide pour ne pas se sentir *menacé*.

Nous partagions l'espace chacun à notre manière, lui toujours encombré de tâches à accomplir, en cuisine, en forêt, dans toutes les remises et dépendances que son entreprise infatigable avait permis de remettre en état ; moi, d'une façon plus frivole, passant mes journées à siroter des liqueurs sur la terrasse ou à fumer, curieux de

ce que ce coin de nature proposait, sans pour autant rompre avec une tenace mélancolie.

Nora était partie. En quoi avais-je pu être « menaçant » pour elle ? Ce mot ne cessait de trotter dans ma tête, et l'introspection qui s'ensuivait, une quête finissant toujours au sourire provoqué par le sentiment de ma duplicité. Avais-je bien besoin de m'interroger ? Ne savais-je pas parfaitement ce qui « n'allait pas » chez un homme ayant choisi un tel logis, l'immense demeure dévorée par les âges à laquelle je tournais le dos, sa présence opaque et démesurée qui correspondait si bien, en contrefort de mon âme, à certains développements énigmatiques, des éclosions que rien, dans ma vie passée, n'aurait permis de prévoir ?

Comment aurais-je pu revenir à des lieux plus fréquentables ? Je ne pensais pas sans mépris à tous ceux que j'avais habités, chambres d'hôtels et appartements, endroits quelconques, sans commune mesure avec ce que j'attendais sans le savoir, et ce moment était venu à la façon brutale dont agissent les intuitions : j'étais enfin chez moi à Orsanne, bien qu'il faille encore attendre les raisons exactes d'une telle certitude.

Il est banal de dire que les lieux dépendent de notre psychologie. Un homme médiocre ne saura rien de la grandeur d'un site ; tel autre, plus sensible, trouvera de la beauté dans les rues sales d'un faubourg.

Orsanne avait de quoi faire peur, son toit éventré, ses façades lézardées, et puis ce qui l'entourait : les forêts d'épicéas lugubres au crépuscule, l'étang et sa bordure d'ajoncs, le chemin qui y menait, couloir étroit coiffé de ramures emmêlées mais, comment dire ? Il y avait à faire ici, il était possible d'y vivre, et j'entends par ce verbe bien autre chose que le simple désir de vivre bien et d'être heureux.

Oui, peut-être était-ce bien là d'où venait la « menace ». Je ne cherchais pas à être heureux. M'eût-on dit que le château était l'endroit le plus sûr pour accentuer ce que je nommais une « tenace mélancolie » – et Nora ne se privait jamais de tels avertissements, je m'en serais réjoui, conquis par un accord consubstantiel. Orsanne était ce dont j'avais besoin, un lieu de recherche plus qu'une habitation, un « laboratoire » fait pour mon âme à ce moment où elle avait besoin de recul, de silence, de réflexion, aucun de ces trois termes ne pouvant épouser la valeur complexe que je voyais se composer du frottement de nos présences, la pierre et le souffle, une ruine en écho de ma dissolution mentale.

Pouvait-on connaître sans d'abord se dissoudre ? Que retenir du passé ? Le temps était venu de s'en débarrasser, non pas en raison d'un quelconque mécontentement – je n'étais pas mécontent de ma vie, j'avais obtenu

à chacune de ses étapes ce que j'en désirais, mais sous l'influence d'un appel aussi secret que déterminant.

Je ne saurais mieux dire en affirmant que Je me gênait, que ma personne entière faisait obstacle.

Dans la cour, Stéphane ratisait le gravier. Plus loin, une rangée de chênes se balançait dans le vent frais du soir. Je remisai mon col, allumai une cigarette, portai sur les choses un regard circulaire, sûr de n'y point trouver d'autres motifs que ceux d'une pesante circularité. Comme les planètes, les hommes et les objets se mouvaient sur un même plan, chacun bien installé dans son orbe, autour d'un centre qu'ils ne songeaient pas à interroger, que d'ailleurs, pas plus que moi, ils ne voyaient briller.

J'avais pour avantage de supposer ce centre, une force capable d'unifier le réel, de faire jouer sur l'ensemble des êtres une gravitation équilibrant les mouvements et les pensées, le simple et le complexe, l'alternance des rythmes, les composés à l'infini.

Une singulière fantaisie de ma nature avait permis ce « pas de côté », ce léger déplacement dont jouissais mon esprit en même temps qu'il en souffrait. De là-bas, bien au-dedans de moi ou bien en dehors des choses, des signes projetés venaient finir leur course sur mon front

pour de subtiles gravures. Leurs poids s'accumulaient, des volumes cherchaient à occuper celui de ma *personne*. Je pouvais refuser, mais ce jeu de substitution était aussi angoissant qu'excitant et, comme d'un robinet d'où s'échappe goutte à goutte un liquide corrompu, je sentais s'écouler les éléments de mon identité. L'orbe se fissurait, je devenais plus libre, je risquais de n'être plus rien.

C'est tout naturellement que je me mis à écrire, à traduire les signes venus du *centre*, avec pour seul espoir d'aller encore plus loin ou de descendre encore plus bas... Le *Je* offert en sacrifice.